

CARNET MONDAIN.

- 21 Janvier--Bal des Faistaffans.
24 Janvier--Bal des Mithras.
26 Janvier--Bal des Mystic Maids.
27 Janvier--Bal d'Obéron.
1 Février--Bal des Prométhées.
3 Février--Bal des Atlantides.
4 Février--Bal de Momus.
4 Février--The Carnival German.
7 Février--Arrivée de Rex.
7 Février--Procession et Bal de Prothée.
7 Février--Procession de Rex et Bal le Sotr.
8 Février--Procession et Bal de Comus.

TEMPERATURE.

Du 20 janvier 1910.

Table with 2 columns: Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue Canal, N.-O., Lue. Fahrenheit Centgrade. Rows for 7 h. du matin, Midi, 3 P. M., 6 P. M.

Choses de Washington.

L'admission, comme Etat, dans l'Union américaine de deux territoires, le Nouveau Mexique et l'Arizona, fait le sujet de discussion au Sénat des Etats-Unis.

La Commission spéciale saisie de la question s'est arrêtée à un programme qui, paraît-il, est assuré de l'appui de M. Taft.

Le Sénat n'apporte pas de lenteurs à l'expédition de sa besogne. Tandis que la Chambre basse se livre à des discussions animées sur la question de la "Traite des blancs", question qu'a fait naître un projet de loi de M. Mann, le Sénat a voté une allocation de \$10,000,000 en faveur du District de Colombie.

La Chambre, elle, a adopté une résolution mettant en demeure le ministre de la Marine de faire savoir si au cours de la présente année fiscale il a été acheté de la poudre d'un syndicat.

M. Taft a les mains pleines dans le moment; ses occupations sont les plus multiples qui soient. Le Président de la République américaine se doit à tout et à tout; quand ce ne sont pas les affaires de l'Etat qui sollicitent

son attention, ce sont des amis qui réclament sa personne pour la saluer, la féliciter. Récemment ce sont les postulants d'emplois qui l'ont assiégé, car il est rare qu'il n'y ait pas dans l'administration quelque vacance à remplir.

Les dernières vacances que le Président a remplies sont celles de marshall des Etats-Unis dans le District Est de New York et de contre-amiral. A la première, il a nommé M. Charles J. Harbert; à la seconde, le capitaine Aaron Ward.

Le ballon d'Andrée!

Est-ce lui enfin, qu'on a retrouvé, ou plutôt dont on a retrouvé les fragments? Plusieurs fois déjà cette même nouvelle a couru, et toujours elle fut démentie ensuite.

Faut-il croire aujourd'hui à son authenticité?

La dépêche qui annonce la découverte du ballon du célèbre et malheureux explorateur paraît sérieuse; elle émane de Mgr Pascal, évêque de Prince-Albert, au Canada. Mgr Pascal y déclare qu'il a reçu d'un missionnaire de son diocèse, actuellement en voyage dans les régions polaires, des lettres l'informant que le ballon d'Andrée, qui partit en juillet 1897 pour son expédition, a été découvert par des Esquimaux, près du lac Reindrer. Ce lac est situé à environ 900 kilomètres au nord de l'endroit où s'est fixé le missionnaire. Les lettres ajoutent qu'Andrée et son compagnon de voyage furent tués par les Indigènes.

Evidemment, ces détails paraissent réels, mais il n'est pas toujours prudent de se fier aux affirmations des Esquimaux eux-mêmes. On leur fait souvent dire ce que l'on veut, témoin le désormais légendaire Cook; et tant que le correspondant de Mgr Pascal n'aura pas recueilli lui-même les débris du navire aérien du brave et infortuné Suédois, il convient de rester sceptique.

Un geyser allemand.

Depuis le temps de Siegfried, le "Rhein-fahrt" est le voyage de noces obligé de tous les couples allemands. Les touristes attendris trouveront désormais dans la vallée du Rhin une curiosité inédite et un attrait nouveau sous la forme d'un geyser. Ce phénomène naturel, encore qu'inattendu, a surgi tout à coup dans la petite île de Narned, près d'Andernach. Il est intermittent. Trois fois par jour, à une heure trente, à cinq heures trente, à neuf heures trente, il jaillit avec une exactitude si ponctuelle qu'en voyant sa gerbe lumineuse s'élever au-dessus des arbres les riverains règlent leurs montres. "Il faut regretter", dit la "Frankfurter Zeitung", qu'aucun des trains de la rive gauche du Rhin ne passe vers ces heures-là entre Brohl et Andernach; les voyageurs auraient de leur wagon un très joli spectacle. Heureusement le train D, qui part de Cologne à midi vingt-trois, est moins exact que le geyser, plus rarement à cheval; à cinq heures et demie, dîner. Quand le souverain dieu avec son épouse et ses enfants, il n'y a pas d'invité; quand il y a des invités, sa flamme n'est pas là. Mohammed Ali est aimable et gracieux, mais ne sourit jamais; il ne parle jamais devant les étrangers, des choses de son pays. Son harem se compose de treize femmes, qui vont chaque jour aux bains de Slavianski, gardées par un chef eunuque et soigneusement voilées. Une dame russe qui les a vues se baigner assure qu'elles manquent de physionomie, mais que, sauf deux ou trois, elles sont jeunes, bien faites, avec des yeux de biches. Le chah occupe dans la rue Gogol une grande maison de style néo-gothique, qui compte 40 chambres. Les meubles, les équipages, les automobiles et une rente de 30,000 fr. sont fournis par le tsar qui se montre excellent pour son rôle, mais qui, cependant, n'a jamais voulu lui accorder aucune faveur.

Théâtre de l'Opéra.

Il a fait un temps détestable hier, la plus grande partie de la journée; un de ces temps ternes, gris, à faire presque prendre la vie en dégoût; aussi, les théâtres n'ont-ils pas battu monnaie.

A tous, cependant, nous parlons, bien entendu, des théâtres que fréquentent les meilleures classes de la population, — à tous, les spectacles étaient alléchants.

A l'Opéra, on donnait une des partitions qui tiennent les premières places dans l'œuvre du maître Verdi, Rigoletto.

Et cependant — qui donc en dira la raison? — Rigoletto n'est point des opéras qui passionnent le public. Les beautés y abondent, on en conviendrait, et nulle part, peut-être, Verdi n'eut plus d'élévation, d'envergure dans sa conception, dans la création de son drame lyrique.

Il a déployé là, connaissance et sentiment de l'orchestre, de ses combinaisons, de ses timbres et cette fécondité de mélodies qui ne se chantent point seulement à l'italienne, mais disent ce qu'elles veulent dire.

Son premier librettiste, l'italien Plave, s'inspira de l'un des chefs-d'œuvre de Victor Hugo, et cette inspiration gagnant le maître, Verdi a écrit sur cette donnée du Roi s'amuse des pages qui ne périront pas, quelles que soient les évolutions du drame lyrique.

Rigoletto est trop connu pour que nous nous dispensions d'entrer dans une analyse thématique de ses morceaux.

Qu'il suffise de citer la balade du premier acte, le duo de Rigoletto et de Sparafucile; l'entrée du bouffon au troisième acte; sa tragique apostrophe aux courtisans, mêlée de larmes et d'imprécations; le duo entre lui et Gilda, ainsi que le superbe, l'inoubliable, l'invincible strettino qui le conclut; véritable merveille de la vengeance paternelle.

Puis l'aérien et adorable chœur du quatrième acte — délicieuse illustration de l'impertinence gravée par François Ier sur son vitrail de Chambord; l'inimitable quatuor et enfin cette safaie symphonique, à bouches demi closes, avec laquelle vient faire contraste le retour de la chanson: Comme la plume au vent! Ici, cette fois, ajoute au tragique de la situation, l'une des plus intenses, des plus puissantes que nous connaissions au théâtre de toutes les époques.

Voilà, nul n'y contredira, des émanations de génie, et, disons-le bas, ou bien bas, de telles pages ne sont pas fréquentes dans les œuvres de l'heure actuelle.

C'est cette partition si chaude, si diverse, si vibrante qui était reprise hier soir rue Bourbon. Nous y attendions M. Hensatto et avec une confiance qui n'a pas été déçue. Au théâtre, il faut s'occuper, se préoccuper des détails. La ligne d'abord, la ligne vigoureusement jetée, soit; mais cela fait, reste le souci des contours, reste le soin des estompes, du dernier coup de pince qui fonde, qui confond, qui harmonise tout.

M. Hensatto, depuis son entrée en scène jusqu'à l'écrasement de Triboulet, a voulu faire non pas seulement ressemblant, mais complet.

Dans le terrible rôle de Rigoletto où Verdi poussa le baryton aux plus hauts sommets — comme est poussée l'acier elle-même, M. Hensatto ne néglige rien; il a fouillé son personnage; et chant et jeu, il lui a donné ligne et couleur. Sarcasme, défi, amertume, imprécations, tendresse, larmes, fureurs, désespoir, rien n'a été omis; et dans ces nombres divers il a trouvé nombre d'élans. On sent que le personnage s'empare de lui; qu'il le joue avec amour

et arrive souvent au pathétique le plus poignant.

M. Zocchi a fait un excellent Duc de Mantoue. On est certain de toujours rencontrer chez notre ténor gracieux une grande conscience artistique, un riche tempérament, de effets spontanés, des élans à merveille tracer les lignes tendres et les lignes accentuées, vigoureuses du rôle. Il était maître hier soir des ressources vocales qui sont en lui.

Dans le rôle profondément romantique de Gilda, Mlle Rolland a été très remarquée; elle y a fait preuve de connaissance du chant et de la scène.

Le duo du second acte, d'un caractère si étrange, si bien trouvé, a mis une fois de plus en relief la belle voix de M. Huberty. L'artiste a confiance dans ses cordes, jeunes, solides qui ont de l'étendue et du volume; et jamais ne se laisse aller à des poussées ou à des tenues dangereuses; la voix pourrait fléchir, se déséquilibrer et la note perdrait de sa justesse.

La partie chorale a été d'une exécution satisfaisante; surtout le chœur syllabé des courtisans au second acte.

Rigoletto est une œuvre de maître, pleine d'imagination, de flamme, qui toujours tient l'auditeur en éveil; et elle vivra, n'en déplaise aux modernes modernisants.

Samedi, Louise; dimanche en matinée, Cavalleria Rusticana et le Jongleur de Notre-Dame; le soir, Miss Helyett.

Prochainement, Aida.

ORPHEUM.

Les Myosotis aussi jolies que bonnes danseuses sont très fêtées à l'Orpheum comme du reste tous les autres artistes qui paraissent. Lundi après-midi changement de programme.

TULANE.

Les amateurs de beau drame vont en foule applaudir l'excellente troupe qui joue "The Round Up" au Tulane.

Cette pièce sera donnée en matinée demain à prix populaires.

La semaine prochaine "The First Night" avec Lillian Russell dans le premier rôle.

CRESCENT.

"Mrs Wiggs of the Cabbage Patch", la très jolie comédie comique jouée cette semaine au Crescent obtient chaque jour un succès considérable.

A partir de dimanche soir "The Girl from Rector's".

Un trésor en porcelaine.

Sur l'ordre de Catherine de Russie, le fameux potier anglais J. Wedgwood avait établi un splendide service de table qui ne comprenait pas moins de 1200 pièces et qui avait coûté près de 100,000 francs. Chacun des plats et chacune des assiettes étaient revêtus d'une peinture représentant les palais, châteaux et autres endroits remarquables du Royaume-Uni.

Pendant longtemps on ne sut à la cour de Russie ce qu'était devenue cette remarquable œuvre d'art; mais, grâce à des recherches patientes, 800 pièces de ce service historique viennent d'être retrouvées dans un placard d'office du palais de Pétershoff et elles ont été mises dans des vitrines où elles attendent l'admiration des visiteurs admis à les examiner.

CONFERENCE

DE M. CAMILLE ENLART,

Dans la salle de l'Union Française.

La seconde conférence de M. Camille Enlart, le conférencier officiel de la Fédération de l'Alliance Française aux Etats-Unis, a eu lieu hier soir, dans la salle de l'Union Française, sous le patronage de l'Athénée Louisianais, et a été écoutée avec l'attention la plus consciente et l'intérêt le plus vif par un public nombreux.

Nous avons dit quelle savante conférence avait été la première, celle qui a permis à M. Enlart de parler dans le plus heureux des langages des "Chateaux et de la Vie féodale". Ajoutons-nous que sa causerie d'hier soir a été tout aussi instructive, tout aussi étonnante que celle de la veille; et qu'il a traité son sujet, "Le Costume et le Mobilier au Moyen Age" avec cette autorité, cette maîtrise que donnent de longues et patientes études.

Le Costume au moyen âge en France, du sixième au dixième siècle, l'inspiration, comme l'architecture, des traditions romaines et barbares et de modèles byzantins. Au onzième et douzième siècle, il devient plus original, les deux sexes portant la chaîne ou chemise. Les vêtements étaient longs; ceux de la femme se remarqueaient par leur élégance.

Le conférencier fait assister ses auditeurs à l'évolution du costume dans ses moindres détails, les faisant passer de siècle en siècle, leur décrivant chaque vêtement de la toilette de la femme et de l'homme, parlant aussi de leurs coiffures, de leurs chaussures, et agréant ses descriptions de traits charmants, spirituels qui parfois amenaient le sourire aux lèvres.

M. Enlart a parlé du mobilier qui, lui aussi, a eu son évolution, ses transformations, et a été soumis aux goûts et aux caprices des générations se succédant.

Nous regrettons de ne pouvoir reproduire ici tout ce qu'a dit l'orateur et dans son langage très choisi, très élégant. M. Enlart est un virtuose de la parole; il en joue; aussi a-t-il tenu ses auditeurs sous le charme de sa causerie une longue heure durant, les instruisant tout en les intéressant.

UNE RECETTE

Un botaniste du premier Empire, le docteur Roques, raconte, qu'il part, que l'impératrice Joséphine l'invita, un jour, à visiter sa collection de plantes à la Malmaison. Tout en lui montrant les richesses de ses serres, Joséphine lui demanda s'il croyait à la vertu des "eaux de beauté".

— Faiblement, répondit Roques.

— Pourtant, il en est de fort renommées.

— Madame, ces eaux ne sont que de l'alcool délayé dans l'eau de Seine et parfumé avec l'esprit de diverses plantes aromatiques.

— Mais cette eau spiritueuse peut-elle nuire à la peau?

— Oui, madame, toutes les essences la contractent, la durcissent et la rendent rugueuse.

Et, là-dessus, le docteur Roques conseilla à l'impératrice un cosmétique beaucoup plus simple et d'une innocuité parfaite, dont elle fit, assure-t-on, à partir de ce moment, un usage quotidien et auquel elle attribuait la conservation tardive de sa beauté.

— Prenez, lui dit-il, des violettes, fraîches, versez dessus du lait bouilliant et lavez vous, chaque matin, avec cette infusion. Cette lotion, tonique et adoucissante à la fois, donnera au teint de Votre Majesté une souplesse et une fraîcheur toutes printanières.

Mesdames, la recette du docteur Roques est à la portée de tout le monde.

Revue des Deux Mondes.

15, rue de l'Université, Paris.

SOMMAIRE DE LA Livraison du 1er janvier 1910.

- I.—La Barrière, deuxième partie, par M. René Bazin, de l'Académie Française.
II.—Le Roman Français. — I. L'Aspre, par Victor Cherbuliez.
III.—M. Lloyd George et la Démocratie Puritaine, par M. Augustin Filon.
IV.—L'Ecole Bolonaise, par M. Marcel Raymond.
V.—Bismarck et la Papauté.—La Guerre (1870-1871). — I. La Religion de Bismarck.—Son Attitude dans la Question Romaine, par M. Georges Guyau.
VI.—Bussy-Rabutin, par M. Emile Faguet, de l'Académie française.
VII.—La Police Politique sous la Restauration.—II. La Police et le Duc de Bourbon.—La Police dans les Pays-Bas, par M. Ernest Daudet.
VIII.—Essais et Notices. — Les "Mémoires" de Jules Simon, par M. Louis Madelin.
IX.—Chronique de la Quinzaine. Histoire Politique, par M. Francis Charmes, de l'Académie française.
X.—Bulletin Bibliographique.

La controverse Ballinger-Pinchot.

Washington, 20 janvier — Le vice-président Sherman a annoncé aujourd'hui que les sénateurs suivants avaient été nommés membres du comité chargé de faire une enquête sur la controverse qui s'est élevée entre MM. Ballinger, secrétaire du département de l'Intérieur, et Gifford Pinchot, ancien chef du service forestier fédéral: MM. Nelson, de Minnesota; Flit, de la Californie; Sutherland, de l'Utah; Root, de New York, républicains; Paynton, du Kentucky et Fletcher, de la Floride, démocrates.

L'ABEILLE

DE LA NOUVELLE-ORLEANS

Trois Editions Distri

Edition Quotidienne, Edition Hebdomadaire, Edition du Dimanche

ABONNEMENTS PAYABLES D'AVANCE. EDITION QUOTIDIENNE

Pour les Etats-Unis, port compris: 12. Usual 1.00, 6 mois 5.00, 1 an 10.00

Pour le Mexique, le Canada et l'Etranger, port compris: 15.00. Usual 1.50, 6 mois 8.00, 1 an 16.00

EDITION HEBDOMADAIRE

Parusant le Samedi matin. Pour les Etats-Unis, port compris: 15.00. Usual 1.50, 6 mois 8.00, 1 an 16.00

Pour le Mexique, le Canada et l'Etranger 18.00. Usual 1.80, 6 mois 10.00, 1 an 20.00

EDITION DU DIMANCHE

Cette édition étant comprise dans notre édition quotidienne, nos abonnés y ont droit. Les personnes qui veulent s'abonner doivent s'adresser aux marchands.

Nos agents peuvent faire leurs remises par MANDAT-POSTAL ou par TRAITES SUR EXPRESS.

Feuilleton

—DE—

L'ABEILLE DE LA N. O.

N° 70 Commencé le 29 Octobre 1909

DEUX PASSIONS

GRAND ROMAN INEDIT

PAR

CHARLES MEROUVEL

TROISIEME PARTIE

Un drame du mariage

VI

LE CRIME

(Suite.)

—Assez, fit le marin en tirant de son bec un bréle gueule superlativement culotté, presque noir,

avec des reflets rougeâtres. Pas trop..... Tout est tranquille, mais, vous savez, c'est traité dans le quartier. Un coup de vent peut souffler, quoiqu'il n'y ait pas d'apparence.

Le bac se dirigeait vers l'autre bord avec sa cargaison. Le colonel, en mettant pied à terre, dit à ses compagnons: —Je ne sais pas si vous êtes comme moi, mes enfants, mais j'ai un faible pour le plancher aux vaches.

Et lorsqu'il eut son canard entre les jambes, il manifesta sa satisfaction par un juron bien senti: —Sacre... bien! ça va mieux. A l'heure exacte la troupe joyeuse arrivait à l'Ermitage.

C'est une maison de forestiers, bâtie à côté d'une raine dans un endroit désert, en plein bois. Le lieu est d'une sauvagerie pittoresque, avec de grands arbres qui baignent leurs pieds et trempent leurs hautes branches dans l'eau d'une mare et une colline sur laquelle de grosses pierres violettes sortent de la mousse comme des ossements de mastodontes antédiluviens.

Le baron de Frévaux était au rendez-vous. Le colonel tira sa montre et dit joyeusement: —A la minute, cher baron. Qu'est-ce que ce farceur de Vriigny me racontait tout à l'heure?.... Que vous avez un cerf en cage à votre porte?

Le baron mit un doigt sur ses lèvres: —Oh! fit-il. Il n'est pas à cinq cents mètres de nous. Il montre la direction.

Dans une large allée, un relais d'une quinzaine de chiens blancs et oranges étaient au complet, tous en respect sous l'œil et le fouet du piqueur.

Le baron donna le signal. Jean de Vriigny dit à son ami: —Ta restes? Le colonel insista: —Voyons, d'Angeville, un effort!

—Je ne peux pas, mon colonel; je serais un mauvais compagnon pour vous. Je suis trop triste! —Pourquoi? —Je ne sais pas.... sans raison, mais nous allons nous revoir à dîner.

—A tantôt donc! —A tantôt, mon colonel. Les chiens, à peine lâchés, avaient donné des voix et pressaient aussitôt le tonnerre de leurs hurlements annonçant que l'animal était debout.

Jean de Vriigny salua le marquis d'un signe de tête. Il avait entre eux une tendresse de frères, mais de frères qui s'aiment de tout cœur et dont les idées, les goûts et les sentiments sont en conformité parfaite.

Leur liaison était celle de camarades d'enfance et de frères d'armes. Les dangers qu'ils avaient eus

ensemble et partagés en s'apoyant l'un sur l'autre n'avaient fait que resserrer le lien qui les unissait depuis leurs jeunes années.

Les trompes sonnèrent la vue et le cerf s'éleva, suivi des chiens qui lui couraient au poil.

Et l'animal, la meute et les cavaliers disparurent dans les profondeurs de la forêt.

Alors le marquis fit un signe à Brinio, resté seul auprès de lui. —Allons-nous-en, dit-il. Mais il ne bougea pas. Il réfléchissait.

L'avis de Bernard Bouquet, l'hôtelier du Lion d'argent, lui revenait sans relâche à l'esprit. Georges Dufresne devait se trouver avec sa barque en face du château d'Etelan.

Quelle puissance semblait murmurer à l'oreille de Jacques d'Angeville cet ordre qu'il se taisait. —Va de ce côté! Et l'instinct distraitement. Et cependant, pas plus que les autres, il ne devait supposer que Suzanne pût être en péril.

Au moment où il hésitait, ne sachant de quel côté se tourner, le cerf bondit de nouveau dans l'avenue qu'il avait déjà traversée et, la franchissant en deux sauts, il se lança au milieu des taillis qui descendent à la Seine, dans la direction où devait se trouver Georges Dufresne.

Il connaissait son terrain. Que de fois déjà il avait suivi ces chasses superbes à cheval ou dans sa barque!

Cette manœuvre trancha les irrésolutions de Jacques d'Angeville. Au lieu de se diriger vers le bac pour repasser la Seine, il prit une ligne qui devait le conduire aux bords du fleuve, mais à cinq ou six kilomètres au-dessous de Villequier.

Rien ne le pressait et qu'était-ce pour lui que deux ou trois lieues de plus à parcourir? Brinio lui embolait le pas en silence, trottant quand son maître trotta, galopant lorsque le marquis mettait son cheval au galop.

Il se sentait sous le coup d'une mortelle mélancolie. D'où venait-elle? Vingt-cinq minutes après avoir quitté l'Ermitage, il arrivait à laisière de la forêt, au bord de la Seine que la marée venait de transformer en un véritable bras de mer.

La surface était toujours à peu près paisible. Cependant le soulèvement des milliers de petites vagues qui couraient les unes après les autres était plus sensible et on sentait dans l'air le souffle d'une brise du sud-ouest qui fraîchissait.

De légers bâtiments passaient, allant dans un sens ou dans l'autre.

Il n'y avait plus de courant, par ainsi dire, et la marée qui avait fini de monter ne descendait pas encore.

Jacques d'Angeville, arrêté sous les derniers arbres du bois, regardait d'un œil indifférent et morne le mouvement de ces bateaux sans pouvoir s'en détacher.

Son attention fut attirée surtout par l'un d'eux, une jolie barque, peinte en gris clair, que sa voile très haute emportait rapidement sur l'eau où elle courait des bordées qui la rapprochaient autant que possible de la forêt.

Une seconde il fut distrait par les fanfanes des trompes et les abois de la meute, qui semblait tourner dans les taillis voisins du fleuve.

Mais en même instant le Breton s'écria: —Mon commandant, voyez, voyez-donc? Le marquis se retourna et fut épouvanté.

Devant lui, dans un certain rayon, il ne restait qu'une barque, celle qu'il examinait l'instant d'avant avec tant d'attention.

Mais elle ne courait plus de bordées. Sans doute un tourbillon venait d'être abattu sur elle, entre deux collines, et l'avait renversé.

Deux femmes, ballottées par le flot, surnageaient, tandis qu'un homme, cramponné à la quille,

soutenu par ses bordages portait qui formaient de véritables chambres à air, possédait des ories désespérées qu'on entendait à peine dans le fracas des eaux, les sonneries des fanfares et les hurlements des chiens.

Un frisson d'angoisse passa dans les veines du marquis. Cette barque ne pouvait être que celle du mari de Suzanne.

Il poussa son cheval, l'éperon au ventre, dans un galop furieux, aussi rapide que possible du lieu du naufrage, se jeta à terre et arracha ses vêtements à la hâte.

En un clin d'œil, il sauta dans le fleuve suivi du Breton qui criait: —Ayez pas peur, mon commandant. Et, vigoureusement, il nagea vers les deux femmes.

Lorsqu'il arriva à l'endroit où il les avait aperçues, elles avaient disparu. D'un coup d'œil, il venait de lire à l'arrière de la barque chavirée "Georgette".

Il plongea avec l'énergie du désespoir toujours suivi de Brinio qui ne le quittait pas. Deux fois, il remonta à la surface de l'eau, seules, ruisselant comme des tritons, le visage convulsé par l'angoisse, et enfin, après un troisième effort, Jacques d'Angeville reparut en appelant d'une voix étouffée: —A moi, Brinio! A secourz! Le Breton reparut à son tour et dit: